

# Le Serpent des Rivières

(Nouvelle canadienne)



LES bords du lac des Deux-Montagnes étaient, jadis, très fréquentés par les sauvages de la Nouvelle-France.

En temps de paix, des familles huronnes, algonquines, montagnaises, et même iroquoises, de la grande tribu des Agnés, venaient s'installer sur ses rives sablonneuses, pendant la belle saison, et se livraient à la chasse et à la pêche, qui y étaient abondantes. Tous ces indiens menaient une vie commune assez réglée : tour à tour, ils s'invitaient à de grands festins, échangeaient de magnifiques présents, s'entraînaient au sport du canot ou à des courses folles, bref, accomplissaient des tours de force inouis. Un de leurs passe-temps favoris consistait à jouer des parties de crosse, sorte de jeu très périlleux, que l'on pratique encore de nos jours. Jeu où, parfois, l'on se brisait les membres et qui finissait fréquemment par des imprécations à même de rallumer entre eux, des haines terribles que suivaient des massacres et des boucheries épouvantables.

Alors, le paisible coup d'oeil du beau lac, qui naguère leur souriait, devenait soudain triste et monotone, au point d'effrayer même les plus hardis de ces êtres farouches et cruels.

Dès la déclaration de guerre entre deux tribus, on ne voyait plus ces longues files de canots, chargés de sauvages alliés; on n'entendait plus résonner des chants de joie et d'allégresse, sous le couvert des grands bois. L'écho des fêtes s'était tu, et la forêt ne renvoyait que des bruits sourds et mystérieux. Maintenant, les indiens s'insultaient, se pourchassaient sans relâche, se traquaient à la piste : Malheur à l'imprudent qui tombait dans un de leurs pièges, car celui-là était certain de mourir dans les tortures les plus atroces. Le cri de guerre si terrible des peaux rouges se répercutait sans cesse d'une solitude à l'autre. L'arc, la hache et le tomahawk froissaient rudement le feuillage des forêts, et venaient soudain semer la mort, parmi ces hordes déchainées.

Mourir sur le sentier de la guerre, était pour les indiens d'alors une gloire éternelle; expirer dans des tourments, attachés au poteau du supplice, était, pour eux, de la bravoure. Ils s'enorgueillissaient du nombre de chevelures ensanglantées qu'ils portaient accrochées à leur ceinture, après avoir scalpé leurs ennemis dans le combat.

La mélodie lente et triste du chant de mort, que les agonisants entonnaient de leurs voix expirantes, faisait seule tressaillir ces coeurs de pierre; et encore, ce n'était que pour enflammer de vieilles rancunes et appeler de nouvelles vengeances.

La nature du lac des Deux-Montagnes avait, cette année-là, un air tout de tristesse et de mélancolie. La forêt qui couronnait ses bords enchanteurs était d'une tranquillité solennelle. A la lueur rouge des flammes, la hache de guerre avait été déterrée, et le superbe Huron, fier et hautain, s'était dressé tout à coup, menaçant, devant son implacable ennemi, l'Iroquois, plein de morgue et d'insolence. La lutte s'engageait, mortelle et sanglante.

Dans ce temps-là, vivait dans l'une des grandes tribus huronnes, un sauvage d'une stature colossale, et doué d'une force herculéenne. Son nom avait été porté au loin, et le bruit de ses faits d'armes lui valait une gloire, que les siens considéraient comme immortelle. Sa haute taille, sa qualité de grand nageur, sa violence au combat, tout cela contribuait à le faire craindre et respecter. Sa figure dénotait la hardiesse; ses yeux, d'un noir intense, reflétaient une calme assurance; son nez,

taillé en bec d'aigle, faisait contraste avec ses deux joues maigres, mais vivement colorées; quant à la partie inférieure de son visage, elle se terminait par un menton imberbe, qu'accentuait une bouche assez bien dessinée.

Rarement, ce Huron guerroyait avec la bande, dont il était le chef. En effet, il aimait à s'isoler de ses guerriers pour courir les bois, ne comptant que sur sa force et ses ruses, lesquelles il mettait à exécution avec une rare habileté. Nous l'avons dit, il était maître dans l'art de la natation, au point qu'il pouvait imiter, avec une perfection surprenante, le sillage des gros poissons rasant la surface des eaux.

Or, un soir d'été de cette année de guerre, que l'air était tranquille et que le lac était calme, le Serpent des Rivières (c'était le nom du redoutable guerrier) était assis au pied de l'un des arbres qui, bordant la lisière de la forêt, projetait une grande ombre sur le rivage. Tout en fumant son calumet, l'indien fouillait de son oeil perçant les ténèbres qui planaient sur le vaste miroir du lac et s'étendaient jusqu'à ses pieds.

La nuit était sombre, et le vent, encore fatigué de son dernier assaut contre l'espace, agitait doucement le feuillage des grands arbres. Tout à coup, à travers l'obscurité, le Huron entrevit des ombres humaines; d'un bond il fut au bas de la côte, et, sans bruit, se jeta à la nage. Il distingua bientôt la silhouette de six grands canots et reconnut la panache des Iroquois; un éclair passa dans ses yeux, et aussitôt il conçut un plan d'attaque.

Les canots se dirigeaient vers la rivière des Mille-Isles, là où les eaux du lac se jettent tumultueusement dans cette rivière. Une île verdoyante, agréablement située, divise ces eaux en deux, les faisant retomber en cascades de chaque côté. Le site est vraiment charmant, et aujourd'hui, cette place, qui ne se trouve qu'à environ un mille de Saint-Eustache, est très recherchée par les sportmen.

C'était donc vers ce point que les Iroquois se dirigeaient. Ils gardaient un silence de mort, et interrogeaient sans cesse la nuit qui les entourait. Cependant, leur vigilance fut de temps à autre mise à l'épreuve par le blanc sillage d'un gros poisson. Mais ils ne firent pas attention à cette vision, assez commune à l'époque. Quelques moments plus tard, trois des canots abordèrent l'île, tandis que les autres, continuant leur route, sautaient le rapide et disparaissaient dans le dédale des îles de la rivière.

Les indiens, qui venaient de débarquer, tirèrent leurs embarcations à terre, et les transportèrent,

Cependant, malgré leur suspicion, ils ne virent pas, derrière eux, une ombre qui se dissimulait entre les énormes roches de la berge, et qui, presque en même temps, s'élançait à leur poursuite.

Cette ombre, c'était le Serpent des Rivières, le meilleur nageur et le plus grand guerrier huron.

En cette occasion, chaque fois qu'il atteignait un ennemi, il levait sa massue et la faisait tomber avec force sur le crâne de celui-ci. L'Iroquois coulait, la tête fracassée, entraînant avec lui le secret d'un râle d'agonie. Dix des indiens poursuivis eurent ce triste sort; le onzième aperçut enfin l'ennemi, en même temps qu'il remarquait la disparition de plusieurs de ses frères. Un cri de mort s'échappa de sa poitrine. Tous se retournèrent ensemble. L'ennemi était là, ils ne pouvaient en douter; d'ailleurs, la disparition de leurs frères le démontrait à l'évidence. Se croyant surpris par quelque génie mal-faisant, les Iroquois s'enfuirent vers la rive à toute vitesse.

Au milieu de la rivière, un gros poisson traçait un long sillage...

Quinze jours plus tard, deux coureurs iroquois arrivèrent sur l'île. Après avoir inspecté la place et s'être assuré que la cachette était encore intacte, ils retournèrent sur le bord opposé. Là, abrités par d'épaisses touffes d'herbes, ils surveillèrent les environs jusqu'à la tombée du jour. La nuit venue, les deux coureurs revinrent sur l'île. L'un d'eux fit entendre un étrange cri guttural. Aussitôt, une bande de guerriers apparut sur la grève, du lac, des corps sombres et cuivrés se glissèrent dans l'onde, et, ruisselants, vinrent mettre pied à terre sur l'île.

C'étaient des Iroquois qui s'avançaient en rampant vers la cachette dont nous avons parlé. Or, à peine avaient-ils enlevé quelques-unes des pierres qui la recouvraient, qu'un cri de guerre effroyable déchira l'air; un sifflement court et strident traversa l'espace, et une pluie de flèches vint fondre sur eux. Surpris, les nouveaux venus bondirent comme des fauves et s'élançèrent vers la rivière.

Malheur! les Iroquois étaient tombés dans une embuscade, et des Hurons se montraient de toutes parts. Après une lutte longue et désespérée, les Hurons réussirent à terrasser leurs adversaires. Pas un seul de ceux-ci n'avait échappé au massacre, sinon quatre prisonniers, dont deux se mouraient de leurs blessures.

Lorsque le soleil se leva derrière les hautes et lointaines montagnes, que la terre fut inondée de ses chauds rayons, les Hurons, victorieux, s'étaient remis sur le sentier de la guerre. Les cadavres de



A la lueur rouge des flammes, la hache de guerre avait été déterrée.

avec une grande quantité de provisions, dans une excavation naturelle, qu'ils recouvrirent de pierres et de broussailles.

Cette opération demandait des précautions infinies, et ce fut avec le plus grand soin qu'ils effacèrent les moindres vestiges qui pourraient amener la découverte de cette cachette. Cette tâche terminée, ils traversèrent l'île et s'éloignèrent, pour se plonger dans la rivière, où ils nagèrent à la file indienne.

leurs ennemis avaient été jetés aux poissons de la rivière, leurs prisonniers avaient été brûlés vifs, et la scène du carnage avait repris son aspect habituel. Le Serpent des Rivières, lui, l'oeil étincelant, la poitrine gonflée d'orgueil, avait déjà tout seul recommencé une de ses féroces expéditions. Et, là-bas, sous la clarté du jour naissant, sur la nappe brillante du grand lac des Deux-Montagnes, un gros poisson traçait de nouveau un long sillage...

ERNEST GERMAIN.